

david
vann
désolations



Gallmeister

DAVID VANN est né en 1966 sur l'île d'Adak, en Alaska, où il a passé une partie de son enfance avant de s'installer en Californie. Son premier roman, *Sukkwan Island*, publié en France en 2010, a remporté un immense succès et a été couronné par le prix Médicis étranger. Il est aujourd'hui traduit en quinze langues dans plus de cinquante pays. *Désolations* est son deuxième roman.

Désolations

Dans ce second roman traduit en français, très maîtrisé, l'écrivain renouvelle la démonstration de son immense talent. Sans acrobatie, continuant la mélodie de *Sukkwan Island*, sa musique sobre. Sa pulsation lente et primitive.

LE MONDE DES LIVRES

David Vann explore les âmes avec une rare cruauté et un talent qui nous laisse sans voix.

LE FIGARO LITTÉRAIRE

La deuxième prouesse de David Vann après *Sukkwan Island*.

LE MAGAZINE LITTÉRAIRE

David Vann est un romancier vibrant dont l'œuvre puissante ne fait que commencer.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Suffocant, terrifiant, magistral.

SUD-OUEST

Un roman magistral dans lequel l'écrivain montre définitivement la singularité de son style.

LE FIGARO MAGAZINE

Sorcier, magicien ou simplement surdoué, David Vann est un immense romancier.

LE POINT

DU MÊME AUTEUR

Sukkwan Island, Gallmeister, 2010; *totem*, 2011.

Désolations, Gallmeister, 2011.

t o t e m

david vann
désolations

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski



Gallmeister

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Titre original: *Caribou Island*

Copyright © 2011 by David Vann
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011 pour la traduction française

e-ISBN 9782404001876

t o t e m n°25

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud
Illustration de couverture © Jethro Toe/Shutterstock

MA MÈRE n'était pas réelle. Elle était un rêve ancien, un espoir. Elle était un lieu. Neigeux, comme ici, et froid. Une maison en bois sur une colline au-dessus d'une rivière. Une journée couverte, la vieille peinture blanche des bâtiments rendue étrangement brillante par la lumière emprisonnée, et je rentrais de l'école. J'avais dix ans, j'avancerais seule, j'avancerais à travers les amas de neige sale dans le jardin, j'avancerais jusqu'à notre porche étroit. Je ne me souviens pas du cours exact de mes pensées en cet instant, je ne me rappelle pas qui j'étais ni ce que je ressentais. Tout cela a disparu, effacé. J'ai ouvert notre porte d'entrée et j'ai trouvé ma mère pendue aux chevrons. Je suis désolée, ai-je dit, puis j'ai reculé avant de refermer la porte. J'étais à nouveau dehors, sous le porche.

Tu as vraiment dit ça ? demanda Rhoda. Tu as dit que tu étais désolée ?

Oui.

Oh, Maman.

C'était il y a longtemps, dit Irene. Et c'était quelque chose que je n'arrivais pas à voir à l'époque, alors je peux encore moins le voir aujourd'hui. Je ne sais pas à quoi elle ressemblait, pendue là-haut. Je ne me souviens de rien, seulement que c'était là.

Rhoda se rapprocha de sa mère sur le canapé et lui passa le bras autour des épaules pour l'attirer à elle. Elles observèrent le feu. Un pare-feu en métal était installé devant, de petits hexagones, et plus Rhoda les regardait, plus ces hexagones

semblaient composer la paroi arrière de l'âtre, dorée par les flammes. Comme si le mur de soutien, noir de suie, pouvait être révélé ou métamorphosé par le feu. Puis son regard se déplaçait et elle ne voyait à nouveau plus qu'un simple pare-feu.

J'aurais aimé la connaître, dit Rhoda.

Moi aussi, dit Irene. Elle tapota le genou de Rhoda. Il faut que j'aille dormir. J'ai une journée chargée, demain.

Elle va me manquer, cette maison.

C'était une bonne maison. Mais ton père veut me quitter, et le premier pas, c'est de nous faire emménager sur cette île. Pour donner l'impression qu'il a tout essayé.

C'est faux, Maman.

Nous nous fixons tous des règles, Rhoda. Et la première règle de ton père, c'est qu'il ne doit jamais passer pour un salaud.

Il t'aime, Maman.

Irene se leva et étreignit sa fille.

Bonne nuit, Rhoda.

Au petit matin, Irene porta sa part, rondin après rondin, du pick-up au bateau. On n'arrivera jamais à les caler les uns sur les autres, dit-elle à son mari, Gary.

Je vais devoir les raboter un peu, dit-il d'un air renfrogné.

Irene s'esclaffa.

Merci, dit Gary. Il affichait déjà cette expression inquiète et morose qui accompagnait tous ses projets impossibles.

Pourquoi ne pas construire la cabane avec des planches? demanda Irene. Pourquoi faut-il absolument qu'elle soit en rondins?

Mais Gary ne lui répondit pas.

À ton aise, dit-elle. Mais ce ne sont même pas des rondins. Aucun ne fait plus de quinze centimètres de diamètre. Ça va ressembler à une cahute en brindilles.

Ils se trouvaient près du terrain de camping sur les rives de Skilak Lake, l'eau teintée d'un pâle vert de jade après la fonte des glaciers. Rendue floconneuse par la vase et, en raison de sa profondeur, jamais assez chaude, même au plus fort de l'été. Balayée par un vent frais et constant, les montagnes encore drapées de neige s'élevant sur la rive orientale. Depuis leur sommet, Irene avait souvent aperçu, par temps clair, les pics volcaniques blancs de Mount Redoubt et Mount Iliamna de l'autre côté de Cook Inlet et, au premier plan, la large étendue de la péninsule de Kenai: sa mousse rouge violacé et vert spongieux, les arbres chétifs en bordure des marais et des étangs, et l'unique autoroute serpentant comme une rivière argentée sous le soleil. Des terres publiques, pour la plupart. Leur maison et celle de leur fils Mark étaient les seuls bâtiments construits le long des berges de Skilak Lake, cachés dans le renforcement des arbres, si bien que le lac avait encore des allures préhistoriques, sauvages. Mais vivre sur la rive n'était pas suffisant. Voilà maintenant qu'ils déménageaient sur Caribou Island.

Gary avait reculé son pick-up près du bateau qui patientait sur la grève, la rampe dépliée à la proue pour permettre le chargement. À chaque rondin, il grimpait sur le bateau et en parcourait toute la longueur. D'un pas chancelant car la poupe baignait dans l'eau, instable.

Des brindilles pour une cabane d'enfants, dit Irene.

J'en ai assez entendu, dit Gary.

Très bien.

Gary souleva un nouveau petit rondin. Irene en saisit l'extrémité. Le ciel s'assombrit légèrement et l'eau passa

du vert de jade au gris bleuté. Irene leva les yeux vers les montagnes et vit qu'un flanc avait blanchi. Il pleut, dit-elle. Ça vient vers nous.

On va continuer à charger, dit Gary. Mets ta veste, si tu veux.

Gary, en chemise de flanelle à carreaux à manches longues par-dessus son T-shirt. Un jean et des grosses chaussures. Son uniforme. Il semblait plus jeune, encore bien en forme pour sa cinquantaine bien tassée. Irene aimait toujours son apparence. Mal rasé et sale, pour l'instant, mais bien réel.

Ça ne devrait pas être bien long, dit Gary.

Ils allaient construire leur cabane à partir de rien. Sans même une fondation. Et pas de plan, d'expérience, d'auto-risation, de conseils, non merci. Gary voulait le faire, un point c'est tout, comme s'ils étaient les premiers à fouler cette nature sauvage.

Alors ils continuèrent à charger et la pluie se rapprocha, une ombre blanche sur l'eau. Un rideau, une ligne de grain, mais les premières gouttes et le vent frappaient toujours juste avant, invisibles, précédant tout ce qu'elle pouvait apercevoir. C'était toujours une surprise pour Irene. Ces derniers instants volés. Puis le vent se renforça, la ligne de grain s'abattit et les gouttes tombèrent, lourdes et énormes, insistantes.

Irene empoigna l'extrémité d'un autre rondin et avança vers le bateau, le visage tourné contre le vent. La pluie s'écrasait de biais avec violence. Elle ne portait ni bonnet ni gants. Ses cheveux se plaquaient, son nez gouttait et elle ressentit un premier frisson alors que la pluie s'insinuait à travers sa chemise jusqu'à la peau de ses bras, de son épaule, de son dos et de sa nuque. Elle se voûta pour lui échapper

sans cesser d'avancer, déposa le rondin puis refit le chemin, courbée dans l'autre sens, son autre côté déjà trempé, et elle trembla.

Gary marchait devant elle, courbé lui aussi, la moitié supérieure de son corps détournée de la pluie comme cherchant à désobéir à ses jambes pour partir dans la direction opposée. Il attrapa l'extrémité d'un rondin, le tira et fit un pas en arrière. La pluie s'abattit plus fort. Une rafale de vent souffla, l'air était saturé d'eau, d'une couleur blanche, même à cette distance. Le lac disparut, les vagues aussi, la transition avec la rive désormais incertaine. Irene s'empara du rondin et suivit Gary dans l'oubli.

Le vent et la pluie s'allièrent en un rugissement, et Irene n'entendit plus rien d'autre. Elle marcha sans mot dire, trouva la proue, y déposa son rondin, fit volte-face et repartit, le dos droit. Pas un centimètre de son corps n'était sec. Elle était trempée jusqu'aux os.

Gary passa près d'elle, pareil à un homme-oiseau, les bras recourbés comme des ailes se déployant pour la première fois. Essayait-il d'empêcher que sa chemise humide lui colle à la peau ? Ou était-ce là une réaction instinctive avant la bataille, une préparation physique de ses bras ? Quand il s'arrêta devant le plateau du pick-up, l'eau semblait lui dégouliner du nez. Ses yeux étaient petits et durs, concentrés.

Irene s'approcha. On devrait pas arrêter ? cria-t-elle par-dessus les rugissements.

Il faut qu'on emporte ce chargement sur l'île, hurla-t-il en retour avant de tirer un autre rondin, alors Irene lui emboîta le pas, bien qu'elle sût qu'il la punissait. Gary ne pouvait jamais le faire directement. Il comptait sur la pluie, le vent et la nécessité apparente du projet. Ce serait un jour de punition. Il continuerait, l'étirerait ainsi pendant

des heures, les pousserait avec une détermination sinistre, comme le destin. Une forme de plaisir, pour lui.

Irene suivait le mouvement, car une fois qu'elle aurait supporté tout cela, elle pourrait le punir à son tour. Son heure viendrait. C'était ce qu'ils s'infligeaient l'un à l'autre depuis des décennies, irrésistiblement. Très bien, pensait-elle. Très bien. Et cela voulait dire, attends de voir.

Une autre demi-heure à charger des rondins sous la pluie. Irene allait en tomber malade, glacée jusqu'à la moelle. Ils auraient dû enfilez les vêtements de pluie qu'ils avaient emportés dans l'habitacle du pick-up, mais leur entêtement l'un envers l'autre les en avait empêchés. Si elle était allée chercher sa veste quand Gary le lui avait proposé, elle aurait interrompu le travail, les aurait ralentis, et cela aurait été remarqué, retenu contre elle, un hochement de tête imperceptible, peut-être même un soupir, mais émis avec un délai suffisant pour laisser penser qu'il n'y avait là aucun rapport. Par-dessus tout, Gary était un homme impatient : impatient devant la majeure partie de son existence, devant ce qu'il était, ce qu'il avait fait, ce qu'il était devenu, impatient avec sa femme et ses enfants, et puis, bien sûr, impatient devant toutes les petites choses, devant chaque action mal réalisée, chaque instant de météo récalcitrante. Une impatience générale et continuelle avec laquelle elle avait vécu pendant plus de trente ans, un élément qu'elle avait respiré.

Le dernier rondin fut chargé, enfin. Gary et Irene remirent la rampe en place. Elle n'était pas lourde, pas rassurante. Du caoutchouc noir formait un joint à l'endroit où le métal touchait la carène du bateau. Ce serait leur seul moyen de locomotion depuis l'île.

Je vais garer le pick-up, dit Gary avant de s'éloigner d'un pas lourd entre les rochers. La pluie s'abattait toujours, mais le vent

était tombé maintenant. Assez de visibilité pour déterminer la direction à prendre, mais pas assez pour apercevoir l'île, à trois kilomètres de là. Irene se demanda ce qu'il adviendrait une fois qu'ils seraient au milieu du lac. Verraient-ils la berge, ou rien qu'une nappe blanche autour d'eux? Pas de GPS sur le bateau, pas de radar, pas de sonar. C'est un lac, avait dit Gary chez le concessionnaire. Rien qu'un lac.

Il y a de l'eau dans le bateau, dit Irene au retour de Gary. Elle formait une flaque sous les rondins, se concentrait surtout à la poupe, presque trente centimètres de pluie.

On s'en occupera une fois partis, dit Gary. Je ne veux pas utiliser la batterie pour faire marcher la pompe de cale avant d'avoir démarré.

Alors, c'est quoi ton plan? demanda Irene. Elle ne savait pas comment ils pourraient pousser le bateau depuis la grève jusqu'à l'eau, surchargé qu'il était par les rondins.

Tu sais, je ne suis pas le seul à avoir voulu ça, dit Gary. Ce n'est pas seulement mon plan. C'est notre plan.

C'était un mensonge, mais bien trop gros pour y réagir là, à l'instant, sous la pluie. Très bien, dit Irene. Comment on fait pour mettre le bateau à l'eau?

Gary regarda l'embarcation un moment. Puis il se pencha et poussa la proue. Elle ne bougea pas d'un millimètre.

La moitié avant du bateau était à terre et Irene imaginait qu'il devait peser plusieurs centaines de kilos, à ce stade, avec son chargement complet. De toute évidence, Gary n'y avait pas pensé. Il improvisait au fur et à mesure.

Gary contourna l'embarcation d'un côté, puis de l'autre. Il enjamba les rondins pour atteindre la poupe et le moteur hors-bord, s'y appuya et poussa pour faire balancer le bateau, mais celui-ci aurait tout aussi bien pu être fait de plomb. Pas le moindre mouvement.

Gary revint à l'avant, sauta à terre et observa l'embarcation un moment. Aide-moi à pousser, finit-il par dire. Irene se positionna à ses côtés, il compta un, deux, trois et ils poussèrent tous deux la proue. Leurs pieds glissèrent dans les galets noirs, mais cette fois encore, pas un seul mouvement.

Il faut toujours que ça soit compliqué, dit Gary. Toujours. Rien ne peut jamais être simple.

Comme pour appuyer ses propos, la pluie s'abattit encore plus fort et le vent froid souffla de plus belle depuis le glacier. Si vous vouliez jouer les idiots et tester vos limites, voir jusqu'où les choses pouvaient mal tourner, c'était l'endroit idéal. Mais Irene savait que Gary ne supporterait aucun commentaire. Elle essaya de lui apporter son soutien. Peut-être qu'on pourrait revenir demain, dit-elle. Le temps doit s'améliorer un peu. On pourrait tout décharger, pousser le bateau à l'eau et le recharger.

Non, dit Gary. Je n'ai pas envie de faire ça demain. J'emporte ce chargement aujourd'hui.

Irene tint sa langue.

Gary se dirigea d'un pas lourd vers le pick-up. Irene resta debout sous la pluie, trempée et rêvant d'être au chaud, au sec. Leur maison était si proche, à quelques minutes de là. Un bain tiède, un feu dans la cheminée.

Gary conduisit le pick-up sur la plage, contournant les arbres et descendant jusqu'au bateau afin d'approcher au maximum le pare-chocs de la proue. Dis-moi si je suis trop près, hurla-t-il par la vitre.

Irene s'avança, lui donna les indications, et il recula avec précaution jusqu'à effleurer le bateau.

C'est bon, dit Irene.

Gary appuya sur l'accélérateur, des galets jaillirent sous les roues arrière. Le bateau ne bougea pas. Utilisant les quatre

roues motrices, il accéléra encore, les pneus s'enfoncèrent plus profond, les galets percutèrent le châssis du pick-up. L'embarcation se mit à glisser, puis recula brusquement dans l'eau, dérivant en une large courbe.

Attrape l'amarre! cria-t-il depuis l'habitacle. Irene se précipita pour empoigner le filin qui glissait sur la plage. Elle l'attrapa, planta les talons dans le sol et se laissa tomber sur la grève jusqu'à ce que la pression diminue. Puis elle resta étendue là, les yeux rivés sur le ciel d'un blanc sombre. Elle pouvait voir la pluie former des traînées avant de lui heurter le visage. Pas de gants, les mains gelées et la corde en nylon rêche. Des galets et des pierres plus grosses sous sa tête. Ses vêtements pareils à une coquille mouillée et froide.

Elle entendit Gary remonter le pick-up jusqu'à l'aire de parking, puis ses bottes tandis qu'il redescendait à grandes enjambées déterminées.

Bien, dit-il en la surplombant. Allons-y.

Ce qu'elle voulait, c'était qu'il s'allonge à ses côtés. Tous les deux sur la plage. Ils abandonneraient, lâcheraient la corde, laisseraient dériver le bateau au loin, oublieraient la cabane, oublieraient tout ce qui avait cloché au fil des ans, rentreraient chez eux, se réchaufferaient et recommenceraient de zéro. Cela ne semblait pas impossible. S'ils le décidaient tous les deux, ils en seraient capables.

Mais au lieu de cela, ils avancèrent dans l'eau froide, les vagues s'écrasant sur leurs genoux par-dessus leurs bottes, et ils grimpèrent dans le bateau. Irene s'agrippa aux rondins et enjamba le plat-bord en se demandant pourquoi elle faisait tout cela. L'élan de ce qu'elle était devenue auprès de Gary, l'élan de ce qu'elle était devenue en Alaska, l'élan qui l'empêchait de s'arrêter en cet instant et de rentrer à la maison. Comment était-ce arrivé?

Devant le moteur, Gary appuya sur la poire d'amorçage, actionna le starter et tira d'un coup violent sur la cordelette de démarrage. Le moteur rugit aussitôt, tourna avec régularité, cracha un jet d'eau refroidie mais pas autant de fumée que dans le souvenir d'Irene. Un bon moteur quatre chevaux, ridiculement coûteux mais qui avait l'avantage d'être fiable. La dernière chose dont elle avait envie, c'était bien de se retrouver à la dérive dans un orage au beau milieu du lac.

Gary avait mis en route la pompe de cale, une coulée d'eau épaisse jaillissait du flanc et, l'espace d'un instant, tout sembla gérable. C'est alors qu'Irene remarqua l'indentation à la proue. L'avant du bateau était tordu à l'endroit où Gary avait appuyé le pick-up. Rien de catastrophique, mais Irene s'avança pour examiner le joint de caoutchouc là où la rampe se rabattait sur la carène, et elle vit qu'un filet d'eau s'insinuait à l'intérieur. Leur chargement était si lourd qu'une partie de la rampe était submergée.

Gary, dit-elle, mais il faisait déjà demi-tour en arc de cercle avant de mettre le moteur en marche avant. Il était concentré, ne lui accordait aucune attention. Gary! cria-t-elle en agitant le bras.

Il passa au point mort et s'approcha pour regarder. Il émit un grognement, la mâchoire serrée. Mais il retourna au moteur et le remit en marche. Pas un mot, aucune discussion pour savoir s'il fallait continuer ou d'abord réparer l'embarcation.

Gary n'allait pas vite, pas à plus de dix ou quinze kilomètres à l'heure, mais ils avançaient de plein fouet dans les vagues soulevées par le vent, et chacune d'elles les éclaboussait avec violence pour les laisser trempés jusqu'aux os.

Irene se détourna des vagues et fit face à Gary, mais il regardait aussi derrière lui, dans la même direction,

manœuvrant au jugé par rapport au rivage qu'ils venaient de quitter et qui rapetissait peu à peu. Le pick-up était encore visible à travers les bosquets d'arbres. Personne d'autre n'était garé près du terrain de camping. Il y avait habituellement quelques campeurs avec leurs bateaux, mais ce jour-là, s'il leur arrivait quelque chose, il n'y aurait qu'eux, les martèlements et les explosions de l'eau à quelques secondes d'intervalles, la pile de rondins sombres et humides, le plat-bord affaissé, le fonctionnement régulier de la pompe de cale. Presque un chariot de pionniers d'un nouveau genre, en route vers une nouvelle terre et la création d'un nouveau foyer.

LA DATSUN B210 cabossée de Rhoda n'était d'aucune efficacité hors des routes goudronnées. Elle s'efforçait de prendre de l'élan en abordant une côte mais sentait ses pneus déraiper dans la boue. Elle ne voyait rien, juste la pluie qui heurtait son pare-brise avec violence, une masse confuse d'arbres verts au-delà, la route caillouteuse de terre marron qui serpentait. Elle visitait les concessionnaires depuis des années en quête d'une bonne camionnette, mais ne semblait jamais avoir assez d'argent lorsqu'ils s'asseyaient pour boucler l'affaire. Et ce qu'elle voulait, de toute façon, c'était un 4x4 et non un pick-up. Et comme elle espérait une augmentation de salaire et qu'elle espérait aussi épouser un dentiste, elle n'aurait sûrement plus longtemps à attendre.

Ce qui lui fit penser à Jim. Jim qui, en cet instant même, devait manger des pancakes pour le dîner, son plat habituel, en se demandant où elle était. Sortant des moitiés de pêches d'une boîte de conserve avant de les déposer sur ses crêpes en faisant inutilement tinter sa fourchette contre les parois métalliques de la boîte. Mais Rhoda se sentait pleine de bonne humeur et elle ne voulait pas tout gâcher en pensant à Jim.

Quand elle arriva enfin devant la maison de ses parents, le pick-up n'était plus là. Elle était en retard pour les aider à charger les rondins. Elle descendit quand même et courut le long des parterres de fleurs jusqu'à la porte.

Les parents de Rhoda vivaient dans une petite maison en bois de plain-pied à laquelle on avait fait des ajouts disparates

au fil des ans, si bien qu'elle semblait enfler étrangement et que les différentes parties du bâtiment n'étaient pas coordonnées. Le père de Rhoda avait rêvé d'une vie de pionnier et de montagnard quand, âgé d'une vingtaine d'années, il avait quitté la Californie pour s'installer ici, et il possédait désormais tout l'attirail typique de l'Alaska. Ramures de wapitis, d'élans, de cerfs, de chèvres des montagnes, de mouflons de Dall avaient été fixées au bord du toit et aux murs extérieurs. Le parterre de fleurs surélevé à droite de la porte était orné d'une vieille pompe à main, d'une petite rampe de lavage et de divers récipients rouillés, pioches, seaux et autres outils datant de l'époque minière, rapportés pour la plupart de la mine d'Hatcher Pass au nord-est d'Anchorage, ou bien encore achetés à des collectionneurs ou dans des vide-greniers. Plus loin contre le mur à gauche de la porte, il avait empilé le bois pour la cheminée et le vieux poêle en fonte et en nickel. Entre le tas de bois et la porte, un vieux traîneau à chiens, ses rênes et sa structure pourrissant un peu plus chaque année sous l'effet de la pluie, de la neige, du vent et d'occasionnels rayons de soleil. L'endroit avait toujours ressemblé à une décharge et fait honte à Rhoda. Elle aimait par contre les fleurs et le tapis de mousse. Douze sortes de mousses et toutes les variétés endémiques de fleurs des champs, même les plus rares. Parterres entiers de fritillaires, épilobes et lupins de toutes les couleurs, du blanc au rose en passant par les bleus violacés des plus sombres, bien que seuls les épilobes fussent en fleurs en cette saison.

Rhoda frappa une fois encore à la porte, mais ils étaient partis. Elle roula jusqu'au camping et à l'embarcadère. Elle les y trouverait peut-être, même si elle ne comprenait pas pourquoi ils se seraient obstinés un jour comme celui-ci. Pourquoi ne pas rester chez eux ?

Ses pneus glissèrent un peu lors de la descente jusqu'au terrain de camping. Elle vit leur pick-up garé là, roula jusqu'à l'embarcadère au bord de l'eau. Pas de bateau. Personne dans les parages. Ses parents étaient fous de sortir par un temps pareil. Pourquoi ne pas avoir attendu une meilleure journée ? Même s'il s'agissait de la Cabane avec un grand C, du rêve de toute une vie, ce genre de conneries. Ce que Rhoda ne comprenait pas, c'était pourquoi sa mère tolérait cela.

Peu importe, dit-elle en rentrant vers la ville.

Rhoda et Jim vivaient dans une grande et haute maison surplombant l'embouchure de la Kenai River. L'un des avantages à être avec Jim. Le toit pentu en forme de A lui rappelait les restaurants de la chaîne Wienerschnitzel, mais il avait le mérite d'empêcher la neige de s'accumuler et offrait par ailleurs un plafond voûté de six mètres dans le salon à l'avant de la maison ainsi que dans la chambre principale à l'arrière. Les doubles baies vitrées de quatre mètres cinquante de haut permettaient d'admirer les couchers de soleil au-dessus de Cook Inlet, et les poutres apparentes étaient d'un bois verni aussi sombre que celui d'une habitation viking. Les meubles, une alliance de bois scandinave et de cuir. C'était le genre de maison dont Rhoda avait jadis rêvé.

Et voilà que j'y habite, pensait-elle, debout devant le plan de travail de la cuisine où elle injectait de petits échantillons d'excrément de beagle dans des éprouvettes en verre pour les analyser.

J'aimerais bien que tu évites de faire ça pendant que je mange, dit Jim. Il dégustait ses pancakes et ses pêches en conserve de l'autre côté du plan de travail.

Remets-toi, dit Rhoda. C'est juste de la merde de chien. Jim rit. T'es la meilleure.